

IL MARCHAIT EN REGARDANT SES PIEDS

Je l'ai connu, ce type !... ouais, je l'ai bien connu... enfin, quand j'dis bien, faut pas exagérer... tous les matins, quand j'allais chercher mon pain, je l'voyais, sur le trottoir d'en face... ouais, toujours sur le trottoir d'en face, jamais sur le mien... c'est comme ça qu'on s'rencontrait... et jamais on ne se regardait... non, jamais on ne se regardait... pace que moi, faut vous dire, je ne m'intéresse pas beaucoup aux autres... ouais, pace que les autres ne s'intéressent pas beaucoup à moi... alors, je ne m'intéressais pas à lui... et lui, il s'intéressait pas à moi... c'est normal, vous m'direz, pace que, quand on y réfléchit bien, personne, à vrai dire n's'intéresse à personne... ouais, on vit sa vie, voilà, et puis on crève, et puis personne ne pense plus à vous... pace que... ouais... y'a qu'vous qui vous intéressez à vous... pas vrai ?... bon, c'est pas tout ça... qu'est-ce que vous m'demandiez déjà ?... ah, oui... si j'avais remarqué quèk'chose de spécial avant... ben ouais, à vrai dire... de spécial, si on veut... j'dirais plutôt quèk'chose de pas normal... comment ? parlez plus fort, pace que j'ai des difficultés d'audition... en clair, j'suis un peu dur de la feuille... alors, qu'est-ce qu'vous m'disiez ?... qu'c'est pareil ?... et quoi qu'est pareil ?... spécial et pas normal ?... ah, que non !... j'm'excuse, mais c'est pas du tout pareil !... spécial, ça veut dire que c'était quèk'chose qui était qu'à lui... si vous voulez, c'est positif... et pas normal, ça veut dire qui f'sait pas comme les autres... et ça, c'est négatif... quoi qu'vous dites ?... qu'vous z'êtes pas convaincu ? ... c'est possible, mon brave monsieur, mais moi j'le suis, convaincu... et, j'm'excuse, mais pour moi, y'a qu'ça qui compte, que je l'suis, convaincu... pardon ?... qu'est-ce qu'il avait d'pas normal ?... eh ben, j'vais vous dire : i'marchait en r'gardant ses pieds.... Comment ?... quèk'ça de pas normal ?... ma parole, vous vous fichez de moi ! vous en avez-vu beaucoup qui marchaient comme ça, dans la rue ?... eh ben, ça s'rait un beau foutoir !... tout l'monde s'cognerait contre tout l'monde !... vous voyez un peu l'ambiance ?... et puis, personne ne s'dirait bonjour, vu qu'personne ne verrait personne, pas même l'facteur, ni même la concierge !...ah non ! si tout l'monde s'conduisait comme lui, moi j'vous dis, ça s'rait un sacré foutoir !...et j'suis poli !... qu'est-ce qu'vous dites ?... si j'ai aut'chose à dire ?... ben oui, bien sûr... moi, j'pense qu'cet homme, i'marchait comme ça, pace qu'il avait peur de tomber... ouais, voilà c'que j'pense, moi : il avait peur de tomber... j'pense aussi qu'il avait dû tomber avant, et comme ça, il avait peur de retomber... c'est c'que j'pense... et j'dois pas m'tromper, pace que moi-même, une fois, dans ma jeunesse, j'ai fait une chute... vous m'direz qu'c'était en vélo... mais, à vrai dire, c'est du pareil au même... pace que, quand on y réfléchit bien, tomber, eh ben, c'est tomber... et maintenant, moi qui vous parle, je... quoi ?... vous n'avez pas de temps à perdre ?... ah, celle-là, elle est bonne !...

moi non plus j'ai pas de temps à perdre !... et j'en ai perdu, du temps, avec vous ! ... ça, ça m'apprendra à vouloir rendre service !... la prochaine fois, comptez pas sur moi pour venir témoigner !

Parfaitement, monsieur, je connais la victime. C'était quelqu'un de très discret, de très comme il faut. Et à notre époque, c'est rare !... Oui, monsieur, il habitait mon immeuble, mais au dernier étage, alors que moi, je loge au second. Ce qui fait qu'on se croisait très peu, car il prenait l'ascenseur. Et moi, j'ai horreur de l'ascenseur. En quelque sorte, je suis claustrophobe, alors j'emprunte exclusivement l'escalier. Ce n'est pas toujours facile de descendre avec Roger... Mais non, monsieur ! Roger, ce n'est ni mon fils ni mon mari : je ne suis pas mariée, et, grâce à Dieu, je ne l'ai jamais été. C'est pourquoi je vous prie de cesser de m'appeler madame !... Mais je vous excuse, vous ne pouviez pas savoir. Ce n'est pas le cas de mes voisins qui se font un malin plaisir de me donner du "madame" long comme le bras ! Comme si la situation de célibataire était une tare !... Bon. Où en étais-je ?... Ah, oui ! Roger, c'est mon chien, un adorable fox-terrier à poils durs ! Si vous saviez ce qu'il m'en fait voir, le diable !... Oui, vous avez raison : il ne faut pas que je digresse. En effet, j'ai bien connu notre pauvre ami. Nous nous rencontrions parfois dans le hall. Il sortait de l'ascenseur, et moi, je venais de l'escalier. Il était toujours d'une exquise politesse : un bref hochement de tête accompagné d'un « mon bonjour matutinal, mademoiselle », et pour Roger – qu'il s'entêtait, malgré mes remarques, à appeler Raymond, allez savoir pourquoi ! -, quelques mots gentils avec une petite caresse sur la tête. C'était vraiment un homme charmant comme on voudrait en fréquenter souvent. Mais, dans notre époque de brutes et d'incultes, on ne peut... Je vous demande pardon ?... Que je revienne au sujet ?... Mais, monsieur, je ne demande que cela ! Que voulez-vous que je vous dise ?... Oui, c'est juste : quand il marchait dans la rue, sa démarche était assez spéciale. Surtout, n'allez pas croire que je l'espionnais ! Oh, non ! Mais quand une personne est intéressante, on a tendance, c'est évident, à s'intéresser à elle, n'est-ce pas ? Donc, quand je promenais Roger, ou plutôt quand Roger me promenait, parce que je ne sais si vous avez remarqué cela ; dans un couple humain-chien, on ne sait jamais qui conduit l'autre ! C'est amusant, vous ne trouvez pas ?... Non, vous ne trouvez pas. Et vous soupirez. Mais que voulez-vous donc savoir ?... Ah, oui ! C'est vrai : vous désirez connaître la particularité de ce pauvre homme. Remarquez que je ne vais pas jusqu'à employer le terme d'étrangeté qui pourrait vous induire en erreur. En ces temps de suspicion, le moindre écart que l'on fait par rapport à la norme, comme on dit maintenant, vous conduit à la clinique psychiatrique. Alors, moi, je vous dis clairement que cet homme charmant avait une démarche particulière, mais qui ne me paraissait pas étrange,... quoique... Pardon ?... Ah, je vous prie de ne pas me brusquer ! N'oubliez pas que vous adressez à une personne du sexe faible à laquelle on doit quand même quelques égards, ne serait que de lui parler avec politesse et pondération ! Mais qu'est-ce qui vous met dans un pareil état, mon pauvre ami ?... Quoi ? Je ne vous ai pas encore nommé la particularité de sa

démarche ? Vous en êtes certain ?... Oh, que je suis étourdie !... Mais voyons : il marchait en regardant ses pieds ! Et il avait l'air triste, mais triste ! Je suis persuadée qu'il avait subi un grave choc traumatique, comme un chagrin d'amour... Bien sûr, vous souriez. Mais il ne faut pas vous moquer. Si vous saviez ce que certaines femmes sont garces , et ce qu'elles peuvent faire souffrir des êtres qui, comme lui, sont sensibles, délicats !... Que dites-vous ?... Non, vraiment, je ne pense pas que cela ait pu l'inciter à... Je ne le pense pas, mais je n'en suis pas certaine !

M'sieur l'inspecteur, je vous salue bien bas... Ah, vous aussi, vous m'avez reconnu ? Moi, dès que j'veus ai vu, j'me suis dis : Nanar ! Mais ça s'rait pas l'inspecteur Guèduron, avec qui t'avais eu affaire y'a deux ans au sujet de l'arnaque des tondeuses à gazon ? Eh bien, que j'me suis dis, faut aller lui dire un p'tit bonjour, c'est sûr qu'ça lui fera plaisir !... Quoi ?... Pourquoi ça vous f'rait plaisir de m'revoir ?... Ben, tout simplement parce que j'veus ai donné un coup de main, y'a deux ans, hein ? Faut pas oublier que si vous êtes passé inspecteur - chef, c'est grâce à moi en quelque sorte ! C'est parce que vous m'avez mis au trou qu'veus avez monté d'un barreau sur l'échelle, pas vrai ?... Non, vous n'avez pas à me remercier, vous m'êtes sympa, et l'sentiment, ça n'se commande pas ! Et puis, j'voulais aussi vous montrer c'que j'étais d'venu après ma sortie d'cabane. J'me suis refait une virginité, comme dit l'autre. Cramponnez-vous à la chaise ! Vous n'allez pas me croire, mais c'est pourtant la vérité : je travaille ! Ça vous la coupe, hein ?... Dans quoi que j'travaille ? Eh ben, là aussi, cramponnez-vous ! Dans les tondeuses à gazon ! Elle est bonne, celle-là, non ? Chez Faucherbe et Faucherbe et compagnie. Vous connaissez la pub : Faucherbe, la tondeuse qui fauche l'herbe ! Elle est bonne, non ?... Non ? vous n'la trouvez pas bonne ? Ah bon !... Quoi ?... Si mon casier judiciaire n'a pas fait tiquer mes patrons ? Mais non , au contraire : c'est des patrons cathos qui sont pour la réinsertion des prisonniers. Vous pouvez pas savoir c'que j'ai pu m'marrer quand j'ai été embauché alors qu'y avait un pauv'locdu qu'avait rien fait de répréhensible dans sa putain de vie qui restait sur l'carreau. J'lui ai dit au gars : t'as qu'à faire un casse, et après, i't'embauch'ront ! C'est pas beau, ça ? J'vais vous dire, les cathos, surtout quand i'sont patrons, moi, j'les encadre bien. C'est quand même pas ça qui m'ferait croire en Dieu, mais quand même ! Qu'est-ce que vous en pensez ?... Pardon ? Qu'est-ce que j'fiche dans la rue, à trois plombs de l'aprèm, moi qui dis que j'travaille ?... Mais, monsieur l'inspecteur, j'suis en congé d'maladie, pardi ! C'est pas défendu, non ?... Oh, c'est pas grand'chose : un tour de rien, comme disait l'autre ! Faut bien faire travailler les fonctionnaires de la Sécu !... Mais j'voye qu'veus ennuie avec mes p'tits malheurs. J'en viens au fait : j'ai tout vu. Tout, j'veus dis ! J'habite en face, au deuxième, et j'étais à la fenêtre, en train d'fûmer une clope quand j'ai vu débarquer l'aut'empaffé

qui marche toujours en regardant ses pieds comme si il cherchait des boutons d'culotte par terre... Pour moi, c'type, il'd'vait être un d'ces intellos qui sont toujours à s'turlupiner la cervelle avec des questions bizarroïdes du genre : D'où viens-je ? Où vais-je ? Qui suis-je ? Non mais, vous vous rendez compte ? Ça veut rien dire ces conneries-là ! Et ils'sprennent la tête avec ça ! Ils'ont vraiment mabouls, ces mecs ! Et regardez comment ça finit, ces histoires ! Moi, j'ai toujours dit que d'penser, c'était vachement dangereux !... Bon, c'est pour vous dire que j'suis prêt à témoigner. Mais avant, j'voudrais qu'on s'mette d'accord sur la prime.... Comment, quelle prime ?... Eh, pas d'blague ! Y'a bien une prime pour celui qui raconte c'qu'il a vu, non ?... Quoi ? Pas d'prime ?... O.K. d'accord. Pisque que c'est comme ça, moi, j'me fais la malle. J'ai rien vu, rien entendu, et rien senti ! Allez, tchao, m'sieur l'inspecteur !

Et voilà ! Ça y est ! J'y suis enfin arrivé ! Oh ! Je ne peux pas prétendre que le passage ait été très pénible. Bien sûr, il y a eu le choc. La douleur m'a paru violente, mais elle a été brève. Le conducteur du camion doit être bien ennuyé, maintenant. La police doit le rendre responsable de l'accident, alors que c'est moi le coupable, avec ma manie de marcher en regardant mes pieds. C'est ce qui me reste de Birkenau : là-bas, ils nous obligeaient à marcher les yeux baissés quand on croisait un S.S., ils estimaient que notre seul regard les souillait. Malheur à celui qui oubliait la consigne ! La schlague avait vite fait de le transformer en un pauvre tas de chair, d'os et de sang ! C'est pour ça que nous avons appris à marcher en regardant nos pieds, même en l'absence des S.S., pour ne pas être surpris en flagrant délit de désobéissance. Et j'ai continué après, alors que j'étais devenu ce qu'on a coutume d'appeler : un homme libre. Au début, parce que j'avais honte de moi, de mon corps, de mon visage, de mes yeux. Ensuite, pour ne pas voir les autres qui me dégoûtaient avec leurs petits soucis d'argent et leurs mesquines envies de promotion sociale. Non, vraiment, nous ne vivions pas, eux et moi, sur la même planète !... Bon, bref ! C'est ma faute si le camion m'a heurté de plein fouet en dévalant la pente de la rue Saint-Jacques. Je n'avais qu'à lever les yeux et regarder sur la droite. Je ne me trouvais même pas sur un passage piétons !... Bien. Ce qui est fait est fait. Maintenant, je suis ici, et je marche, en regardant droit devant moi vers cette clarté bleutée que je perçois, au loin. C'est la seule chose que je vois car je suis enseveli dans un épais brouillard qui me cache tout. Par contre, j'entends comme un sourd piétinement, comme si je me trouvais au milieu d'une foule... Peu à peu, à l'approche de la clarté, le brouillard se dissipe. Et c'est bien cela : je suis entouré par des dizaines, des centaines de personnes, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, beaucoup de vieillards qui, comme moi, marchent vers la clarté. Sur leurs lèvres, le sourire de la Joconde, à peine perceptible, comme si

l'allégresse qui battait en eux ne devait pas sourdre de leur cœur. Et moi aussi, je le sais, je souris... Tiens ! Un arrêt ! Le cortège est arrêté sur une immense place. Tout autour, des portails numérotés de 1 à 6. Je m'approche : derrière, j'entrevois des marches qui descendent et qui se perdent dans l'obscurité. Et une voix qui vient d'en haut, une voix de femme, feutrée, douce, énumère calmement :

« Porte n° 1 : les juifs. Porte n°2 : les homosexuels. Porte n° 3 : les communistes. Porte n° 4 : les témoins de Jéhovah. Porte n° 5 : les tziganes. Porte n° 6 : les débiles mentaux. Les autres, ceux qui n'appartiennent à aucune de ces catégories, vous pouvez continuer votre marche vers la Grande Clarté du Paradis. »

J'ai compris : ils sont là, ils sont arrivés ici, eux aussi ! Les chiens noirs de Birkenau ! Et ils m'attendent !

Je me dirige vers la porte qui m'est destinée, les yeux baissés, en regardant mes pieds. Mais cette fois, c'est pour l'éternité.